1790

FRC 3[illegible] A
2[illegible]5 A
Case
Frc
R156)

DISCOURS
DU ROI,

PRONONCÉ AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX,

Mil ſept cent quatre-vingt-dix.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS DU ROI,

PRONONCÉ AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX,

JE viens ua milieu de votre assemblée, non pour vous féliciter de vos opérations, messieurs, mais pour vous rappeller, en peu de mots, vos devoirs comme citoyens, comme fondés de procuration de mes sujets, & sur-tout comme mes sujets.

Comme citoyens.

En cette qualité, toutes vos opérations sont injustes : vous trahissez, vous violez les droits de tous vos concitoyens. Vous ne pouvez dépouiller le moindre particulier, ni aucun corps de la totalité, ou d'une portion quelconque de sa propriété, sans vous rendre criminels aux yeux de la loi, de la raison & de tout l'univers. Vous vous emparez, vous détruisez les propriétés de plusieurs de mes sujets. Vous vous égarez tellement, que rien ne vous paroît sacré, sinon vos chimeres, que vous décorez

du nom de décrets : votre intérêt seul vous guide, & non celui de la nation. Toutes vos opérations sont inouies & ne respirent que trouble, anarchie, confusion, destruction & carnage. Vous voulez créer un gouvernement nouveau, afin de vous procurer des places lucratives, & d'en procurer ou donner aux intriguans de votre espèce. Jamais actions ne furent sans doute plus criminelles. Personne ne l'ignore, & mes peuples, que vous avez induits en erreur, cherchent par-tout le bien que vous voulez leur faire, & par-tout, quand ils réfléchissent, ils n'apperçoivent que l'avant-coureur d'un déluge de désolations.

Vous entretenez, par des trames odieuses, mes peuples dans un esprit d'indépendance & de révolte. C'est vous qui avez fait armer toute la France contre une autorité légitime, confirmée par les loix, approuvée par la raison & l'expérience, ratifiée & reconnue par tous mes sujets. Vos entreprises séditieuses sont prouvées par vos écrits, vos motions & vos décrets. Vous devriez tous en rougir de honte & de confusion ; & si vous étiez susceptibles de remords & de repentir, vous vous jetteriez à genoux devant moi pour faire amende hono-

rable de vos crimes, en demander pardon à Dieu, à votre roi, à tout l'univers, & en particulier, à mes sujets. En le faisant, peut-être vous pardonnerai-je.

Comme fondés de procuration de mes sujets.

Tout ce que vous faites n'est point dans vos cahiers. Ainsi en votre qualité de fondés de pouvoirs, toutes vos opérations sont nulles & vicieuses, comme faites par de simples individus, sans caractere & sans mission. Votre route, votre devoir vous étoient tracés, & ordonnés par vos commettans. Vous ne pouvez vous en écarter sans violer votre serment & le droit d'autrui, & sans être dans le cas du désaveu le plus formel & le plus nécessaire. Aussi êtes-vous désavoués par tous les gens éclairés. Si moi-même j'ai sanctionné vos iniques décisions, c'est que j'y ai été contraint par la force; d'ailleurs, le lieu que j'habite, malgré moi, rend ma sanction vicieuse & nulle.

C'est vainement que vous prétendez représenter tous mes sujets, & régénérer mon royaume. Je vous passe la prétention, mais je nie la volonté & le fait.

Vous! régénérer mon royaume! vous! rendre

la liberté, à mes ſujets, qui jamais n'ont été eſclaves ! grand dieux ! quelle régénération quand tout eſt dans le trouble & dans l'anarchie ! quelle régénération ! quelle liberté ! quand tous les individus (excepté la petite portion du haut tiers, qui veut s'attribuer le gouvernement & même ma couronnne, ſont enchaînés & prêts à être enſevelis dans une eſclavage de miſere & d'opprobre ! Pluſieurs de mes ſujets en ont déjà reſſenti les triſtes & douloureux effets.

Vous ! régénérer mon royaume ! lorſque vous renverſez, lorſque vous détruiſez les propriétés les plus ſaintes, les engagemens les plus inviolables, les plus ſolemnels ; enfin, lorſque vous détruiſez juſqu'à la religion même que nos peres ont de tous les tems, avec raiſon, reſpectée. Juſte ciel ! de qui ces individus, que j'ai bien voulu raſſembler autour de moi, tiennent-ils donc le droit de commettre de tels attentats ! Grand Dieu ! ſi vous ne vengez pas maintenant de tels crimes, vous réſervez ſans doute pour un tems à venir, mais prochain, une vengeance éclatante & terrible contre chacun de ces êtres corrompus que la ſoif du ſang humain anime dans ce moment !

Vous ne doutez pas, ſans doute, meſſieurs,

que c'eſt l'héritier, que c'eſt le deſcendant de Henri IV, qui vous tient ce langage. J'euſſe dû marcher ſur les traces de ce héros, de ce potentat à qui une foule de factieux & des hordes de brigands, tels que pluſieurs d'entre vous, n'ont pu réſiſter. Si j'ai été arrêté, ſachez que c'eſt, d'un côté, l'amour que j'ai pour mes fideles ſujets, & l'eſpérance de voir rentrer ceux qui ſont égarés dans leur devoir, & de l'autre, parce que j'aime mieux pardonner que punir.

Comme mes ſujets.

En cette qualité de ſujets, vous deviez reſpecter votre roi & les loix. Vous avez mépriſé l'un & violé les autres. Vous vous êtes élevés au-deſſus de moi & de la loi. Sans raiſon, ſans titres, ſans pouvoirs, ſans aucun fondement légitime, vous avez rompu & dechiré le contrat ſocial qui exiſtoit depuis tant de ſiecles entre le ſouverain & les ſujets. Les liens indiſſolubles & reſpectables qui attachoient le ſouverain aux ſujets, & les ſujets au ſouverain! vous ont attaqué, & vous les avez briſés; vous avez envahi & uſurpé tout mon pouvoir pour vous en revêtir : & pour y parvenir plus ſûrement, vous avez, de concert avec quelques

individus de Paris, nommés des eſclaves, fait ſoulever mon peuple, que vous aviez indiſpoſé contre moi, contre mon frere, & contre les princes de mon ſang, dont tout le crime eſt d'avoir voulu empêcher, éviter & prévenir la révolte & les troubles qui déſolent mon empire, & que vous aviez complottée avec une précaution ſi criminelle, de concert avec ces mêmes électeurs de Paris. Vous avez fait aſſaſſiner ceux qui avoient ma confiance, pour vous emparer de leurs places. Vous avez tracé aux provinces une marche de diviſion. Vous leur avez ſoufflé l'eſprit de révolte & de ſcélérateſſe qui les anime, & vous oſez parler de régénérer mon royaume, tandis que vous avez détruit & éteint toute confiance, toute intelligence entre mes ſujets! Je ſais que vous avez été appuyé, & même ſoudoyé par un prince de mon ſang, & par l'exécrable miniſtre des finances. Je ſais que l'un & l'autre ont tout employé pour vous ſeconder, & que de votre côté vous avez mis tout à profit, tout en uſage pour mettre leur projet barbare & inoui à exécution. C'eſt à regret, c'eſt les larmes aux yeux que je fais cet aveu. Le crime eſt atroce, & il faut que je l'oublie, parce que le peuple dore encore ces deux traitres, ces deux ſcélérats

lérats. Heureuſement que l'un eſt éloigné de moi ; mais l'autre eſt tous les jours devant mes yeux pour aggraver mon malheur & celui de mes fideles ſujets. Voilà, ſans doute, un triſte tableau. Le monarque & le peuple enfantent les victimes, & vous, meſſieurs, vous en êtes les héros. Devois-je m'attendre à cela en vous appellant auprès de moi ?

Vous aviez un devoir à remplir : il étoit ſimple. Il ne falloit ni détruire ni édifier. Il ne falloit que réparer & ſupprimer les abus de tous les genres, qui ſe ſont gliſſés dans toutes les adminiſtrations. Il ne falloit que retrancher des dépenſes inutiles & ſuperflues, & par-deſſus tout, il falloit ſoulager mon pauvre peuple. Ce peuple qu'il falloit rendre heureux, vous le faites mourir de faim ; & vous le mettez dans l'impoſſibilité de ſe procurer ſa ſubſiſtance, en anéantiſſant le commerce & en rendant preſque vaines & inutiles toutes les conditions, tous les états & toutes les profeſſions. Vous dites qu'il faut reſpecter les propriétés, & vous détruiſez les unes, & vous vous emparez des autres. Vous prêchez la liberté, & vous enchaînez mes ſujets. Vous voulez, dites-vous, leur procurer l'abondance, & vous les mettez dans la diſette de tout. Vous voulez les rendre

ſoumis à vos ordres, & à ce que vous appellez vos décrets, & toutes vos opérations ténébreuſes & vos machinations publiques ne reſpirent qu'inſubordination & révolte. Vous voulez faire de mon peuple des hordes de ſoldats, qui bientôt ſe transformeront en brigands, & vous faites ſouffler à toutes mes troupes réglées, l'eſprit de déſolation & de déſobéiſſance à leurs officiers; vous y êtes parvenu. Enfin, vous voulez former chacun de mes ſujets à quitter ſon foyer & ſes occupations journalieres pour prendre les armes contre moi. Qui vous punira donc de tous ces forfaits & de tous ces attentats?

Votre miſſion conſiſtoit à m'indiquer tous les abus, à me donner des conſeils ſages, ſalutaires & réfléchis, & à me faire connoître les beſoins de mes peuples. C'eût été avec empreſſement que j'euſſe réformé les abus, que j'euſſe fait punir les prévaricateurs, & que j'euſſe ſoulagé mon peuple, qui connoît ma ſollicitude à ſon égard. Il eût été conſtant, il ſeroit au milieu de la paix & non dans la déſolation, & ſur le bord d'un précipice. Je continuerai à régner par la loi ſur un peuple libre, & non ſur un peuple que vos machinations ont fait révolter par ſon malheur & le mien.

Tout autre que moi eût agi autrement ; c'eſt le carnage que j'ai voulu éviter, parce que mes fideles ſujets me font chef. Douteriez-vous que je vous euſſe confondu, que j'euſſe détruit vos ſophiſmes, que j'euſſe entré triomphant dans la capitale, ſi, à la tête de deux cens hommes ſeulement, en tenant, au peuple de Paris, le langage que voici :

Mes enfans, écoutez-moi : je ſuis votre roi, je ſuis le deſcendant de Henri IV, qui vous a conquis, & à qui vous avez rendu les armes. Quel mal vous ai-je fait pour vous révolter contre moi & contre une autorité légitime, ſans laquelle ni vous ni vos enfans ne ſerez jamais heureux ? Les ſoi-diſans repréſentans de la nation, & leurs complices, vous ont excité à une révolte générale ; bientôt elle ſe transformera en une guerre civile qui ravagera mon royaume. Quel eſt donc le fruit que vous prétendez retirer de vos révoltes & des guerres civiles qui paroiſſoient inévitables, ſi vous perſiſtez à ſecouer le joug de mon autorité ? Vous ne ſavez donc pas que la miſere & la déſolation ſont le partage des peuples qui échappent dans ces tems de calamités, au fer & à la flamme ? Sortez donc de votre erreur, rendez donc les armes ſi vous voulez

faire votre bonheur, le mien & celui de nos descendans ! Réunissons-nous donc, mes enfans, pour confondre & extirper nos tyrans, qui veulent envahir mon trône.

S'il existe des abus dans le gouvernement, il faut les réformer; il faut alléger le fardeau des impôts, que mon peuple ne peut plus supporter; c'est pour cela que j'ai bien voulu assembler les états de mon royaume, & non pour usurper ma couronne & mon autorité.

Mon peuple eût été bien soulagé & les impôts, à son égard, bien diminués, puisque le clergé & la noblesse ont, sans aucune difficulté & de leur propre mouvement, abandonnés tous leurs privileges pécuniaires, & que leurs biens & leurs personnes, sans aucune exception, vont être dorénavant assujettis à toutes les charges de l'état. C'est là, sans doute, tout ce que vous pouviez désirer d'eux, & c'est là tout ce qui pouvoit vous être favorable, nécessaire & utile. Pourquoi donc vous révolter? Que demandez-vous donc?

Si vous ne croyez pas être révoltés contre moi, vous êtes dans l'erreur : car arborer l'étendard de la révolte contre son son roi, c'est lorsque ses sujets prennent la cocarde & les armes pour rendre les loix muettes, & l'au-

torité du monarque ſans force ni vigueur : je vous pardonne, parce que vous êtes dans l'erreur. Aucun d'entre vous ne ſait la raiſon pour laquelle on lui a fait prendre les armes. Vous ne combattez ni pour votre roi, ni pour le ſalut de la nation, ni pour votre intérêt particulier : vous combattez pour tout détruire, pour tout anéantir, même les choſes les plus ſaintes & les plus ſacrées. Quel fruit avez-vous donc déjà recueilli de votre révolte, & quel fruit comptez-vous en recueillir par la ſuite ? Aucun. D'autres perſonnages qui vous trompent, attendent ce fruit ; mais eſpérons, mes enfans, qu'il ſera amer pour eux, & qu'ils ſeront punis de leurs erreurs & de leur perfidie.

S'il y a une conſpiration, c'eſt contre moi qu'elle eſt dirigée, & par conſéquent contre vous ; car votre bonheur eſt inſéparable du mien ; & ce qui eſt le plus étonnant, c'eſt que vous ſoyez trompés au point de ſoutenir vous-mêmes cette conſpiration, en prenant les armes pour la conduire à ſa fin. Cette conſpiration tend à détruire mon autorité, à envahir ma couronne. Tout eſt employé pour y parvenir ; intrigues, or & promeſſes. Douteriez-vous, mes enfans, que détruire l'autorité d'un mo-

narque, c'eſt détruire la monarchie, & faire le malheur des peuples ? Douteriez-vous encore des conſpirateurs ? Ce ſont, n'en doutez pas, les repréſentans de votre ville, que la cabale a nommés. Ce ſont les états-généraux, le miniſtre Necker & le duc d'Orléans. Pourquoi donc ſervez-vous d'inſtrumens à ces traitres pour briſer entierement les reſſorts qui faiſoient mouvoir l'empire françois ? Pourquoi donc prenez-vous les armes pour vous détruire vous-mêmes, & vous précipiter dans un abîme affreux ? Croyez-moi, mes enfans, les révoltes ſont le ſignal de la déſolation. Quand les loix ſont nulles, & que chacun veut les méconnoître, pour s'en faire à ſa guiſe, alors la loi du plus fort eſt en vigueur ; alors le déſordre naît, & tout eſt perdu.

Si vous voulez avoir la paix & la tranquillité, il faut, mes enfans, quitter les armes & reprendre vos travaux ordinaires ; il faut rentrer tous dans ſa ſubordination, ſi néceſſaire au bon ordre. La tranquillité régneroit, ſi chacun de vous eût voulu ſe repoſer ſur l'amour que j'ai pour mes peuples. Les ordres les plus précis euſſent été donnés pour rétablir le calme. En faiſant votre bonheur, j'euſſe fait le mien. Les troupes, qui ont été le prétexte de

votre révolte, n'étoient appellées que pour maintenir mon autorité légitime réglée par la loi; elles n'étoient appellées que pour empêcher le soulèvement projetté par la secte de Necker; elles n'étoient appellées que pour mettre une bonne police, chasser les vagabonds, qui ne demandoient qu'à piller, & faire punir les traîtres qui vous ont égaré; enfin elles n'étoient appellées que pour faire régner la paix, la concorde & la tranquillité parmi vous.

Le bon ordre ne pourroit exister dans un vaste empire, tel que la France, si tous les habitans y devenoient soldats : cela ne peut être praticable qu'à Geneve, qui a vu naître l'agioteur, qui fait votre malheur & le mien. Cet homme faux a comparé mon empire à sa petite république; il a feint d'ignorer que si la France étoit gouvernée comme cette petite république ou comme les cantons suisses, chaque jour on y verroit naître des divisions intestines, que chaque jour verroit naître de nouveaux malheurs; alors les habitans de cette belle monarchie regréteroient ces tems sereins & calmes qui faisoient leurs délices & leur bonheur; mais il ne seroit plus tems, le mal auroit pris racine, & nous serions, nous & nos descendans, les plus malheureux de l'univers.

Sachez, messieurs, sachez que ces paroles, sorties de ma bouche, eussent fait couler des larmes de joie à mes sujets; que chacun seroit rentré dans son devoir, après avoir mis les armes à mes pieds; que les conspirateurs seuls qui siégent parmi vous & vos autres complices, eussent été punis, & enfin que j'eusse été tranquille & mon peuple heureux.

Je souhaite, j'espere, que l'esprit de régner qui vous domine, messieurs, ne sera plus le seul objet de vos occupations & la boussole de vos opérations. J'espère enfin que vous me laisserez remonter sur mon trône, que Henri IV n'a point conquis pour vous sur ses propres sujets, alors rébelles, & que vous en descendrez pour redevenir des sujets fideles & respectueux.